

~~~~~

LA PETITE GOUVERNANTE.

---

MONSIEUR d'Horicourt, ancien banquier, avait marié sa fille à Saint-Alme, jeune homme de qualité qu'il avait distingué dans ses bureaux, tant par son travail que par l'élévation de son âme; et dont il avait pris plaisir à réparer les malheurs. Ce mariage fut aussi heureux que l'avait prévu ce tendre père. Goûts assortis, caractères analogues; opulence et beauté du côté de la jeune femme; talens, franchise et amabilité du côté de son époux: tout était réuni pour assurer leur bonheur mutuel, en même temps que celui de M. d'Horicourt. Un doux fruit de cet hymen vint en doubler le charme. Une fille reçut le jour, à la satisfaction de cette heureuse famille, et par-

ticulièrement de son aïeul, qui voulut lui donner le premier baiser, et la nomma Lilia.

Mais peu de mois après la naissance de cet enfant chéri, le sort parut se lasser de toutes les faveurs qu'il avait répandues sur M. d'Horicourt. Une partie de sa fortune lui fut enlevée par de nombreuses banqueroutes: son gendre, qu'il aimait tant à surnommer son fils adoptif, et qui devait lui succéder dans sa brillante et honorable carrière, succomba aux tourmens d'une maladie douloureuse causée par excès de travail. Cet aimable et intéressant jeune homme mourut avant d'avoir entendu Lilia lui donner le doux nom de père. Il ne cessait de la tenir dans ses bras, de recommander à M. d'Horicourt d'être son guide, son appui, de protéger son existence. En vain sa jeune épouse, suppliante, les mains tendues vers le ciel, et les yeux noyés de pleurs,

invoquait la Providence pour la conservation d'un époux aussi cher : Saint-Alme expira dans ses bras, portant encore un regard sur sa fille ; et le nom de Lilia fut le dernier mot qui mourut sur sa bouche.

M. d'Horcourt et sa fille étaient inconsolables de la perte qu'ils avaient faite. Ils ne trouvaient de soulagement à leur peine qu'en se consolant l'un l'autre, ou plutôt ils ne faisaient que gémir et pleurer ensemble. Lilia, que sa mère allaitait, et qui chaque jour devenait plus jolie, était le seul objet qui pût les occuper et faire distraction à leur douleur. Cette charmante petite avait continuellement le sourire sur ses lèvres enfantines : la douceur se peignait dans ses yeux ; tout semblait annoncer qu'elle réunirait un jour les rares qualités de son père, dont elle était la fidèle image.

Insensiblement elle atteignit sa se-

conde année ; déjà elle balbutiait le nom de sa mère et celui de son aïeul : bientôt après ses facultés morales se développant, ainsi que ses forces physiques, elle marcha seule, commença à répéter quelques mots, quelques phrases ; et bientôt son babil aimable et ses grâces naïves augmentèrent le charme répandu sur sa figure. Elle devint aussi remarquable par les premiers épanchemens de son cœur, qu'elle l'était par tous les dons que la nature avait pris plaisir à rassembler en elle.

M. d'Horcourt ne pouvait se rassasier d'admirer et de caresser cet enfant. Il la portait dans les rues, dans les promenades, l'avait presque sans cesse dans son cabinet, la faisait placer à table auprès de lui, coucher dans une pièce voisine de son appartement ; Lilia enfin était son trésor, son bonheur et sa vie. Tant de soins et de tendresse

dispensaient souvent madame de Saint-Alme, encore jeune et fort belle, de veiller sur sa fille. Elle résolut de sortir de la retraite austère où elle s'était maintenue pendant la première année de son veuvage. Insensiblement elle reparut dans la société, et se montra dans les cercles brillans qu'elle fréquentait autrefois, y fixa de nouveau tous les regards par ses talens et par ses charmes, et finit par y faire choix d'un second époux qui semblait lui offrir l'assurance du bonheur, qu'à peine elle avait eu le temps de goûter avec son premier mari.

Celui qui fit rallumer à madame de Saint-Alme les flambeaux d'hyménée, était un capitaine d'artillerie, nommé de Coulanges, homme décoré, dans la force de l'âge et d'un mérite très-distingué. Ce second mariage fut loin d'être approuvé par M. d'Horicourt : son

attachement pour Lilia lui faisait craindre qu'elle ne perdit quelque chose de la tendresse de sa mère, dans le cas où il surviendrait des enfans de cette nouvelle union. Il redoutait aussi, malgré les hautes qualités qui brillaient dans son nouveau gendre, une certaine brusquerie que souvent il laissait échapper dans la conversation, qu'on remarquait dans ses manières; et qui, bien qu'elle fût en quelque sorte l'apanage d'un brave tel que lui, ne laissait pas d'effrayer le bon M. d'Horicourt sur l'éducation et le sort de sa chère Lilia.

Ses pressentimens n'étaient que trop bien fondés. M. de Coulanges, une fois uni à la belle veuve, ne se contraignit plus et donna un libre essor à son caractère fougueux, que seule pouvait dompter l'inaltérable douceur de son épouse. Lilia ne tarda pas à en éprou-

ver les effets. Il faut être père, pour supporter tous les petits caprices des enfans, écouter patiemment leur babil, leurs criaileries; et quoique Lilia fût constamment d'une humeur douce et enjouée, il est néanmoins de ces momens où l'enfance paye sa dette à la nature. Aussi M. de Coulanges, sans jamais se permettre aucun mauvais traitement envers la petite de Saint-Alme, tantôt l'effrayait avec ses moustaches et ses grands yeux noirs, tantôt la faisait sortir de table lorsqu'elle pleurait; tantôt enfin la privait de bonbons et de joujous, dès qu'elle avait fait la moindre chose.

Mais cet officier distingué devint père à son tour; madame de Coulanges mit au monde une seconde fille, qui fut appelée Léontine, et qu'elle voulut allaiter, ainsi qu'elle l'avait fait pour son aînée, afin qu'elle lui fût

également chère, et que son mari ne pût jamais lui reprocher la moindre préférence.

Ce fut alors que M. de Coulanges éprouva tout le tendre intérêt qu'inspire l'enfance. Chaque jour, et à tout moment, on voyait ce brave militaire, ce redoutable capitaine d'artillerie, porter à son cou sa petite Léontine, la bercer dans ses bras pour l'empêcher de crier; la promener à la lisière, afin d'essayer ses premiers pas; prévenir tous ses désirs, se soumettre à tous ses caprices, en un mot devenir son esclave le plus soumis.

Lilia se ressentit de ces doux épanchemens du capitaine: elle éprouva moins de vivacités de sa part, essaya moins de remontrances; et, comme cet adorable enfant était d'une douceur angélique, elle parvint peu à peu à s'attirer la bienveillance, à gagner l'amitié

de son beau-père. Ce qui surtout avait séduit ce dernier, c'étaient les soins tendres et multipliés de Lilia pour sa petite sœur. M. de Coulanges ne pouvait s'empêcher d'être ému de ce touchant spectacle; et lorsqu'il partit pour les armées, et fit ses adieux à sa famille, il prit sa belle-fille dans ses bras, et lui donna, pour la première fois, un baiser qui mouilla les yeux de cette aimable petite, et lui fit dire, avec la douce ingénuité qui la caractérisait : « Oh ! le bon baiser ! il vaut presque ceux de grand-papa.

Deux ans se passèrent, pendant lesquels M. de Coulanges fit les premières guerres d'Allemagne. Il s'y distingua par de tels prodiges de valeur, qu'il fut nommé colonel sur le champ de bataille. La paix étant signée, il revint à Paris revoir sa belle épouse, qu'il adorait, et sa chère Léontine, qui entra

alors dans sa quatrième année, et dont le babil que son père prit pour de l'esprit, la méchanceté qu'il qualifia d'espièglerie, et la jalousie qu'il dit être du caractère, ravirent le colonel, qui jamais n'avait vu, disait-il, d'enfant plus surprenant ni plus aimable.

Cependant, malgré toute la prévention paternelle, M. de Coulanges ne pouvait s'empêcher de trouver Lilia, alors âgée de sept ans, bien plus jolie que Léontine. Autant l'une avait l'air dur, fier et dédaigneux, autant l'autre portait sur sa physionomie l'empreinte de la douceur et de la gentillesse : autant la première fatiguait, harcelait les domestiques par son exigence et ses caprices, autant la seconde se conciliait tous les cœurs par ses prévenances et son aménité. On redoutait, on supportait Léontine : on recherchait, on adorait Lilia.

Cette préférence, exprimée sans cesse par tous les gens de la maison et par les amis même de M. de Coulanges, fit naître dans son cœur une jalousie qui peu à peu détruisit l'attachement que l'aimable Lilia l'avait forcé de lui accorder. Comme l'homme le plus sensé cesse d'être conséquent lorsqu'il est aveuglé par un sentiment particulier, il soutint que la grâce naïve de cet enfant n'était que le germe de la coquetterie; que son aménité n'était que de la fadeur, ses prévenances de l'hypocrisie, ses progrès un simple effet de mémoire: enfin tout ce que Lilia réunissait pour plaire, ne devait, selon lui, que la faire détester.

Tant d'injustice révoltait le bon M. d'Horcourt, qui, quoique avancé en âge et atteint de quelques infirmités de la vieillesse, avait conservé une vivacité et une chaleur d'âme qui lui

faisaient défendre sa petite-fille avec le ton et l'autorité d'un chef de famille.

La guerre recommença avec l'Allemagne; le colonel de Coulanges fut encore obligé de se séparer de son épouse et de sa fille: il partit cette fois sans donner à Lilia *le bon baiser*, et fut absent près de deux ans. Il fit de nouveaux prodiges de valeur, et contribua si glorieusement au gain d'une bataille décisive, qu'il fut promu au grade de général, et décoré de la grand'-croix de la Légion-d'Honneur, avec une dotation considérable.

Léontine entra alors dans sa neuvième année, et Lilia dans sa douzième. La première, au retour de son père, devenu l'un des généraux les plus célèbres, conçut tant d'orgueil à la vue de ses hautes marques distinctives, qu'elle se crut au-dessus de sa sœur. Il n'y avait pas de jour, pas

d'instant, qu'elle ne lui fit sentir cette prétendue supériorité; la traitant de simple fille de financier, de petite bourgeoise. Lilia ne répondait à toutes ces insultes que par le silence et la résignation; mais dans les belles réunions qui avaient lieu chez M. de Coulanges, dans les cercles, dans les promenades, elle était vengée par le public, qui s'empressait de la préférer hautement à son orgueilleuse sœur.

Le général s'en apercevait souvent: et, soit aveuglement d'un père, soit brusquerie naturelle, il faisait quelquefois payer à la pauvre Lilia ses nombreux avantages, en lui faisant endurer mille humiliations qui ne faisaient qu'intimider cette charmante orpheline, mais qui la conduisaient nécessairement à se montrer encore plus tendre et plus intéressante.

Un jour il s'éleva à son égard une

vive dispute entre le général et son grand-père. Celui-ci faisait à son genre des reproches mérités sur son injustice envers Lilia. M. de Coulanges s'emporta avec excès, et finit par déclarer qu'il était maître chez lui.....

« C'est me dire, reprit le vieillard, que je ne suis plus chez moi, et je profiterai de l'avis. » Dès le lendemain donc M. d'Horcourt, malgré les excuses du général sur son emportement, malgré les vives instances de sa fille, et surtout les larmes de Lilia, inconsolable de se séparer de son grand-père, quitta l'hôtel qu'ils habitaient ensemble, et se retira dans une petite maison de campagne qu'il avait à Soisy-sous-Étiolle, sur les bords de la Seine. Comme sa fortune était modique, et que sa fierté l'empêchait de rien recevoir de ses enfans, il ne se fit accompagner que de Marguerite, vieille

cuisinière à son service depuis trente ans, et qui jamais ne voulut quitter son ancien maître.

Le général fut ravi au fond de l'âme d'être débarrassé de ce censeur austère : madame de Coulanges, éblouie par le tourbillon du grand monde, et craignant sur toutes choses de déplaire à son mari, se sépara de son père avec résignation. Léontine, que son aïeul morigénait assez souvent, fut enchantée de son éloignement ; il n'y eut que Lilia et Germain, valet-de-chambre du général, qui furent véritablement sensibles au départ de M. d'Horicourt.

Madame de Coulanges envoya d'abord assez souvent savoir des nouvelles de son père. Le général, qui eut avec lui une explication très-vive en se séparant, jura qu'il ne reverrait de sa vie ce vieillard grondeur et inflexi-

ble. Au bout de quelque temps, madame de Coulanges députa encore plusieurs fois Germain auprès de son père, et finit par laisser passer des mois entiers sans remplir ce devoir, non par une indifférence coupable, mais par un oubli involontaire, effet ordinaire du tourbillon du grand monde où elle vivait. M. d'Horicourt fut profondément blessé de cet oubli ; mais ce qui acheva d'ulcérer ce vieillard, c'est que, au bout de quelques mois de séjour à Soisy, ayant demandé qu'on laissât Lilia venir passer une semaine avec lui, le général s'y opposa, et sa timide épouse n'eut pas le courage de lui résister. Ce refus indigna tellement M. d'Horicourt, qu'il fit à son gendre et à sa fille la défense positive de jamais paraître devant lui, leur déclarant que leur présence troublerait sa paisible retraite.